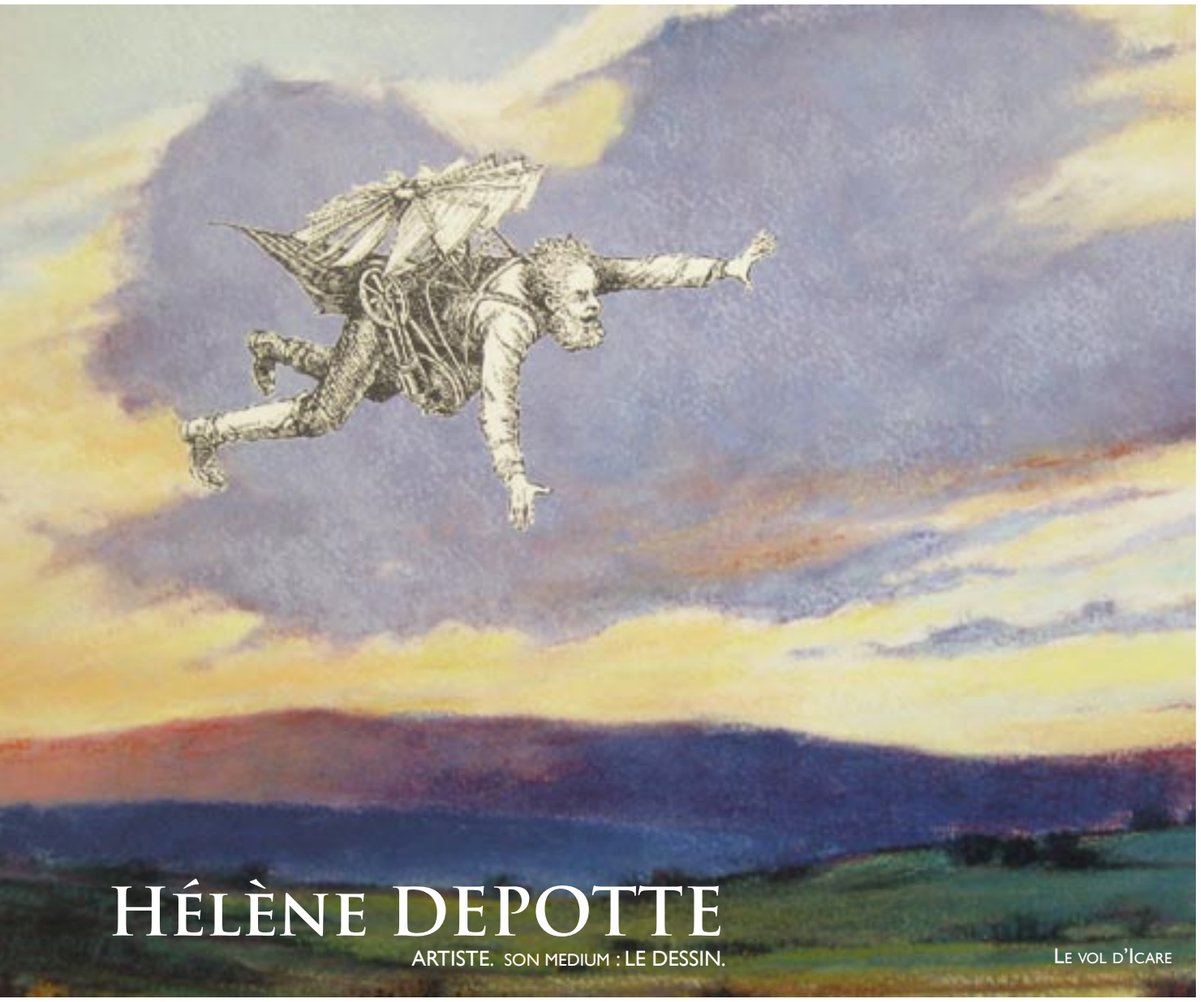
**"L'Imaginaire est à l'Imagination
Ce que le Réel est à la Perception."
par Jean-Marie ANDRÉ**



HÉLÈNE DEPOTTE

ARTISTE. SON MEDIUM : LE DESSIN.

LE VOL D'ICARE

Calais, Nice. ***Née à Lille, elle arrive aves ses parents à Calais à l'âge de trois ans. Elle y vit son enfance et son adolescence dans un milieu familial culturellement porteur entre son père irrémédiablement attiré par Proust, Céline, Heidegger, Levinas et Louis-René Des Forêts et sa mère passionnée de peinture contemporaine. L'un et l'autre partageant la culture Zen. Sa mère dirigea avec Raphael Sohier, la Galerie de l'Ancienne Poste pendant dix années. Quatre vingt artistes, certains peu connus avant de devenir célèbres, d'autres au faite de leur notoriété, se sont succédés dans ce lieu magique avec entre autres: Ernest Pignon Ernest, Joseph Beuys, Titus Carmel, Jean Roulland, Vladimir Velickovic, Jacques Declercq et Valerio Adami. Voilà de quoi vous pousser dans les bras de l'art sans même parler de son frère romancier! Puis après le cursus lycéen classique ce fut l'université et l'Histoire de l'Art. Pour elle, les choses furent claires. «On ne parle pas de dessin, de peinture ou de sculpture quand on ne sait pas dessiner, peindre ou sculpter.»Elle épousa ensuite Gilbert Perlein, directeur du Musée d'Art Moderne et d'Art Contemporain de Nice, le MAMAC. Avec ses collections prestigieuse et entre autres, Yves Klein et ses Bleus, Tom Wesselman et ses Collages, Mimmo Rotella et ses Affiches, Jaume Plensa et ses sculpture et Luca Paganelli …Gilbert Perlein est un de ces passeurs d'art et d'émotion comme il en existe peu car d'un mot, d'un geste, il nous montre, avec toute la simplicité acquise après des années de travail, son propre rapport à une œuvre d'art. Alors de façon fulgurante tout devient clair. Certains diront que les choses ont peut être été plus faciles pour Hélène. Pour devenir attachée de presse ou photographe du musée? Probablement…oui. Pour être artiste, assurément…non. Car le dire est à la hauteur d'une pensée ignorant tout de ce qu'est la création artistique et de ce qu'est une œuvre enfantée dans le doute et la souffrance. Hélène Depotte, elle, le sait.***

LE CHEMIN
DE LA PEINTURE AU DESSIN

Dans les années 2004-2005, le dessin passa pour elle par le filtre de l'ordinateur et de la couleur. L'image était imprimée sur un métal ultraléger, le Dibbon. Cette technique permettant de lisser les différentes étapes et les différents matériaux utilisés, les images se mélangeaient pour jeter les bases de son imaginaire. Ce fut la période de la couleur et de ce *Vol d'Icare* aussi intrigant que moderne dans sa recherche opiniâtre de l'apesanteur pour échapper à la condition humaine en volant pour défier le soleil. Ce fut une série plus douce, plus illustrative qui l'a aidée à «positionner ses repaires». Mais maintenant il n'y a plus de couleur. Elle s'est débarrassée de celle-ci pour que les images se libèrent de l'anecdote. Le noir et blanc instaure une distance en décalant l'image dans le temps voire parfois en l'adoucissant. Le même processus se produit pour la photographie et le cinéma en noir et blanc versus la version couleur. Sa relation avec le dessin y est née et sa pratique du dessin fut pendant longtemps liée à la fréquentation des «vieux maîtres», pour mieux les comprendre, les «toucher» de l'intérieur. De plus, pour elle, dessiner «c'est choisir, faire un arrêt sur image en pénétrant dans l'image par la description mais aussi en dépassant ce qui est seulement visible.» Dessiner c'est apprendre à «voir, à analyser, à décortiquer pour transcrire, choisir, extraire et donner à voir».

Dans sa pratique artistique, elle a choisi une technique au feutre sans repentir possible, celle que Nicolas de Stael utilisait dans ses dessins préparatoires du *Cap Blanc-Nez* et du *Cap Gris-Nez*, de la *Plage de Calais*, du *Chenal de Gravelines*. Lui, allait du feutre à la couleur. Hélène s'en échappe. En travaillant directement à l'encre sur le papier elle inscrit «une exigence de maîtrise technique, une qualité du geste, un respect de l'image que je dessine, une relation intime entre mon sujet et moi». La technique de la hachure, proche du métier gravé du XIXème siècle, inscrit «le trait sur le papier de manière définitive, irrémédiable». Elle permet aussi une approche «sculpturale» de l'image. L'accumulation de traits densifie le noir et creuse l'image. Le blanc, l'espace non dessiné, fait «sortir» le motif du papier, le fait «tourner» dans l'espace, la laisse surgir au regard d'autrui. Le dessin est souvent une étape intime, un brouillon, quelque chose qui ne sera pas soumis à l'œil du spectateur Techniquement pour elle comme pour le spectateur-regardeur, «le grand format reste une gageure». Mais le dessin en grand format lui permet d'aller au devant du spectateur-regardeur. «À la fois effet de surprise et démonstration technique, c'est un moyen de piéger le regard et d'entamer le dialogue». Si elle a choisi la figuration, c'est aussi dans cet esprit» parce que «l'immédiateté apparente de la figure, apprivoise». Elle ajoute que «la main n'est jamais bien loin du dessin et que cette présence physique participe à la séduction de l'image».
Propos prophétiques, s'ils en aient, car prononcés quelques semaines avant l'annonce de la découverte de l'art pariétal des Iles Célèbes Indonésiennes avec ses fabuleuses «mains au pochoir» datant de près de 40.000ans.

LE SPECTATEUR-REGARDEUR-ACTEUR

Ceux qui regardent son travail dans les expositions sont avides d'images. Ils disent tous leur besoin de voir quelque chose qu'ils reconnaissent. Loin d'elle l'idée de mettre une échelle de valeur entre abstraction et figuration. Elle constate simplement que son choix de la figuration permet d'entamer le dialogue, et même souvent un dialogue intime. «Dans un monde où la multiplicité des images apprend à zapper, je suis reconnaissante du temps que m'accordent ceux qui regardent mon travail». Je n'ai pas la prétention de leur apprendre quoique ce soit, juste de proposer une image de départ pour construire une réflexion. Je m'attache à ce que l'image soit «belle», séduisante parce que la beauté se présente à nous comme une énigme. La beauté est à la fois apparente et dissimulée, manifeste et latente, elle se montre avec éclat et pourtant elle cache son jeu. Hélène Depotte nous rappelle que ce sont les anciens Grecs qui ont inventé la philosophie. Mais aussi qu'ils ont su élever le rayonnement de la beauté à la dignité d'une question philosophique. Il ne faut donc pas s'étonner si ce sont ces mêmes Grecs qui ont aussi inventé le héros qui osa défier l'énigme du sphinx. Ce fut Œdipe aux portes de Thèbes rencontrant la Sphinge et résolvant son énigme. Le mythique Œdipe précipita alors l'ancienne idole dans l'abîme. Pourtant il ne la tua point. Il ne la tua pas davantage que l'analyse philosophique du beau ne ternit l'éclat de la beauté. «Le Sphinx grec, énigme vivante, provoque la parole, et la pensée. Il regarde, droit dans les yeux, son interlocuteur. Il se lève et commence un dialogue».

PETITES FILLES À L'OMBRELLE

AUTOPORTRAIT © HÉLÈNE DEPOTTE

DES MYTHES AUX *MYTHOLOGIES*

Les mythes et le sacré... Les mythes sont des récits racontant le commencement de l'histoire humaine en révélant comment la réalité est apparue à l'être humain et comment celui-ci ci a essayé de la faire passer en mots et en images. *La guerre du feu,* le film de Jean-Jacques Annaud, illustre parfaitement bien cette naissance du monde et du mythe. Pour les humains, cette question de l'origine première du monde fut fondamentale. Ce furent, il y a plus de 38.000 ans, les dessins au charbon de bois, les peintures et gravures murales des grottes de Chauvet et aussi celles d'Espagne. À toutes ces énigmes et au mystère les enveloppant, leur seule réponse fut le mythe, le μυθοσ grec, flottant entre l'énigme, l'inconnaissable, l'inconnu et le mystère. De plus les rites et pratiques rituelles se fondèrent dans un rapport fusionnel avec le *Sacré.* Les premiers morts de l'humanité leur firent prendre conscience que leur corps était devenu chair morte et n'était plus qu'esprit. Après les premières inhumations, leur monde s'est scindé en deux. Celui du monde profane du travail et de la quête de leur subsistance et celui du monde sacré les dépassant et échappant à leur contrôle. Un monde ambivalent et fascinant, à la fois attirant et inquiétant. Mais, cette question de l'origine première du monde, le reste encore.

Les mythes sont éternels, intemporels et immortels... Chaque époque les adopte, les adapte pour les reprendre à son compte et en donner une lecture nouvelle. A côté des anciens mythes toujours vivaces comme ceux d'Œdipe, de Jocaste, de Narcisse, d'Orphée, d'Ulysse, du Destin, de l'Éternel Retour, de nouveaux mythes sont apparus. Ceux de Don Juan, de Faust, de Mozart pour n'en citer que quelques uns. La parole mythique viendra toujours se poser sur de nouveaux objets de quelque nature qui soit pour disparaitre et laisser la place à de *nouveaux- nouveaux* objets. Ceux-ci deviendront éternels, si et seulement si l'histoire humaine qui fait passer le réel à l'état de parole les choisit et les éternise comme tels. De cette immortalité des mythes naîtra leur intemporalité. En effet, les mythes aussi bien religieux que profanes sont éternels, intemporels et immortels car ils finissent toujours par renaître de leurs cendres, tel le Phoenix.

Les mythes sont des conteurs de l'inconscient qui, lui, est le réservoir et le générateur des mythes... *La création littéraire et le rêve éveillé* de Freud reste toujours d'actualité. «Revenons à cette catégorie d'œuvres dans les quelles nous devons reconnaitre non des créations librement conçues, mais le remaniement de thèmes mythiques donnés et connus». Là encore, l'artiste créateur conserve une certaine indépendance se manifestant dans le choix des sujets et dans les changements souvent notables qu'il se permet à leur égard. Mais ces sujets, encore et toujours, proviennent du trésor des mythes, reliquats des désirs et des rêves de la jeune humanité.

Hélène Depotte et Les Mythologies.... Hélène a compris que rien n'était plus moderne que la mythologie du *Cheval de Troie*, de *Pégase et du fils de Dédale* et d'*Icare* déjà évoqué. Mais de ce cycle, il faut retenir ce père faisant voltiger à bout de bras son fils ou l'installant dans la nacelle d'un manège. Et cette image d'un père hissant son fils au dessus de lui comme s'il était la *Statue de la Liberté* de Bartholdy brandissant sa torche. Et puis ces personnages à chapeau, armés de carabines, rappellent les protagonistes de l'opéra de Puccini *La fanciulla del West.* Sans oublier ces oiseaux et ce hibou symbole de la sagesse. Comme le dit l'académicien Fréderic Vitoux, dans l'imaginaire d'Hélène Depotte «s'opposent la cruauté à la douceur, la netteté à la tendresse et ce malgré la violence du trait d'encre agressant la blancheur du papier au sein de hachures donnant du volume et de l'épaisseur au dessin comme s'il avait été gravé». Mais si le dessin est unique, la gravure est multiple. Il y a de plus son *Théâtre de papier* avec l'agrandissement de ses dessins, venant évoquer le cinéma de *Ciné-Classic* avec la façade illuminée d'un cinéma, son film programmé de Douglas Fairbanks dans la *Mark of Zorro* et la file de spectateurs impatients de gagner la salle obscure, ce lieu magique plongé de plein pied dans le noir et blanc du rêve, de la mélancolie ou du rire.

Caïn et Abel

Icare et les oiseaux

La mort de Pégase

L'enfant et la mort

COMMENT CRÉER DANS L'ACTUEL ENVIRONNEMENT CULTUREL ?

C'est une question qu'elle ne se pose pas. Elle ne crée pas en fonction de son environnement culturel. Hélène Depotte ajoute que pour elle, cela voudrait dire, développer une stratégie, une analyse de la création contemporaine pour se positionner comme un artiste nouveau proposant du nouveau ... «c'est une stratégie de marketing» bien éloignée de son imaginaire. Elle ajoute que cependant l'environnement culturel dans lequel elle évolue est une source de confrontation, de réflexion, d'échanges. C'est l'occasion de dialoguer avec d'autres artistes, de voir, de sentir, d'écouter et d'apprendre. Elle n'a pas de plan de carrière car elle a mit longtemps à considérer son travail comme une œuvre. «Il me parait prétentieux de me penser égale à Ernest Pignon Ernest, à Robert Longo, à Rembrandt et à Ingres, à tant d'autres merveilleux artistes». Elle fait certes partie de cette famille et elle en tire une grande fierté. Mais pour continuer à en faire partie, elle se doit de travailler avec honnêteté et exigence. Elle laisse à sa galerie, la stratégie des expositions. Ce sont eux les professionnels de la carrière artistique. La Galerie Pieters a considéré son travail intéressant au point de la représenter. Pour elle c'est une reconnaissance qui la touche et lui donne de la force, «je me dois d'être à la hauteur de leur confiance». L'environnement culturel est ce qu'il est, mais il l'intéresse et la nourrit. C'est une réalité présente mais située en dehors des préoccupations de son atelier.

Les effacés - femme et homme

Le cheval de Troie

COMMENT ÉVOLUERA SON TRAVAIL ?

«Je crois que je ne le sais pas vraiment moi même. Ce travail est une nécessité pour moi, comme l'air que je respire». Il est un point d'équilibre. L'atelier est un lieu de silence, de concentration, un pôle fixe qui me structure». L'exposition est un «lieu de bruits, de mouvements, un lieu de stress pour moi». Exposer est un moment magique et douloureux. Je montre enfin, je rencontre le regard des autres et je guette les réactions. Elles me nourrissent, me poussent, me bousculent, me chavirent. Elles sont nécessaires pour continuer à avancer parce que les traits que je pose sur le papier sont autant de mots que je ne prononcerai pas.

Roméo et Juliette

Les nouveaux développements de son travail sont nés d'une envie de «passer de l'autre côté du miroir». Proposer un dessin, dans lequel le spectateur devient acteur, apporte une couleur au dessin. Le *Théâtre de papier* présenté à Turin reste une pièce démonstrative, une sorte de prouesse technique. Une façon pour elle de tester jusqu'où peut aller le dessin et jusqu'où elle peut mener son dessin et son dessein. A partir de cette pièce très vaste, elle développe en ce moment de petits théâtres, des mondes portatifs. Des dessins enfermés dans des boîtes qui proposent une autre sorte de dialogue: sur le mode du secret, du murmure. Des petites pièces écrins. Pour l'instant, les figures sont des jongleurs, des contorsionnistes, des figures qui au cirque sont appelés : *Les Icaristes*. «Je ne sors toujours pas de la mythologie, même quand je tente de m'en éloigner, un détail, une pirouette m'y ramène».

LA MUSIQUE D'UNE ŒUVRE

En voyant, en regardant, en observant les dessins d'Hélène Depotte, une musique me revient à l'esprit, celle d'Erick Satie avec la tendresse associée à la netteté violente du trait d'encre sur la blancheur du papier.

Mais qui était Erick Satie ? Né à Honfleur en 1866, douze ans après Alphonse Allais dont l'humour reste un somptueux classique se terminant en 1905 à Paris après avoir annoncé la veille de sa mort: *Demain je serai mort! Vous trouvez ça drôle, mais moi je ne ris pas. Demain je serai mort!* Quant à Erick Satie, il meurt en 1925 à Paris. Marc Bredel dans sa biographie de Satie le cerna au plus prêt de ses compositions allant de vingt cinq secondes à cinq minutes, comme le trait acéré d'encre noire d'Hélène sur la blancheur de sa feuille de papier. «C'était un clochard habillé en notaire, un mystique amateurs de calembours douteux, un précurseur archaïque, un ascète arriviste, un doux hargneux, un Socrate devenu fou, ou un monsieur Fenouillard touché par la grâce.» Les musicologues de son époque restèrent dubitatifs. Bien qu'injurié par la critique et considéré comme un pitre par les mélomanes, il fut salué par tous les grands artistes de son temps. En deux mots, il fut un génie méconnu.

Mais il faut faire abstraction de la personnalité d'Erick Satie pour se concentrer exclusivement sur sa musique et là… comment ne pas associer *Parade* aux dessins d'Hélène Depotte et tout particulièrement aux *Deux Clowns Icaristes* ou à *La Contorsionniste,* ou aux joyeux drilles du *Cheval de Troie.* Comment ne pas associer les *Trois Gymnopédies* à *Icare et son aigle*, *L'enfance d'Icare* et à la série des *Effacés*: *Enfants, Femme au jardin, Femme et Homme, Les petites filles à l'ombre.* Ou les *Trois morceaux en forme de poire* avec *Orphée noir et blanc*. Ou les *Trois Gnossiennes* avec *Caïn et Abel*, *Cerbère, Prométhée, Dies Irae*, *L'enfant et la mort*, *La mort de Pégase* et *Roméo et Juliette*…et tous les autres dessins.

Chapeau rond seule

Expositions

Galerie Poppy Arvani - Paris-Juin à Août 2011
Supervues, Hôtel Burrhus-Vaison la Romaine-Décembre 2012
Galerie Guy Pieters-Knokke le Zoute-Belgique-Mars 2013
Les visiteurs du soir - Nice - 4 mai 2013
Studi Aperti - Ameno - Italie - 5 au 7 juillet 2013
Galerie Guy Pieters - St Paul de Vence - Septembre 2013
Galerie Art System - Turin - Italie - Mai 2014
À quand une exposition dans un musée de la Côte d'Opale du dessin et l'estampe originale ?

Autoportrait © Hélène Depotte

Site: http://hdepotte.wix.com/helene-depotte